



Early Journal Content on JSTOR, Free to Anyone in the World

This article is one of nearly 500,000 scholarly works digitized and made freely available to everyone in the world by JSTOR.

Known as the Early Journal Content, this set of works include research articles, news, letters, and other writings published in more than 200 of the oldest leading academic journals. The works date from the mid-seventeenth to the early twentieth centuries.

We encourage people to read and share the Early Journal Content openly and to tell others that this resource exists. People may post this content online or redistribute in any way for non-commercial purposes.

Read more about Early Journal Content at <http://about.jstor.org/participate-jstor/individuals/early-journal-content>.

JSTOR is a digital library of academic journals, books, and primary source objects. JSTOR helps people discover, use, and build upon a wide range of content through a powerful research and teaching platform, and preserves this content for future generations. JSTOR is part of ITHAKA, a not-for-profit organization that also includes Ithaka S+R and Portico. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

culture would be advanced if a critic, finding himself at odds with the majority view, should prefer conformity to independence.—EDITOR.]

A PLEA FOR GRAVITY

SIR,—Permit me to protest against the manner in which your musical critic discusses Signor Granados's opera, *Goyescas*, in the March number of THE NORTH AMERICAN REVIEW. Mr. Gilman might at least have treated this work with seriousness, instead of discussing it with the ill-timed levity which you yourself, Mr. Harvey, so frequently and unbecomingly bring to the discussion of affairs in your editorials. Every other critic in New York discussed this opera with the seriousness which its merits demanded. Even if your critic did not admire the opera, he might at least have treated it respectfully. He is probably one of those would-be cynical old fogies whose dried-up hearts can no longer respond to the appeal of beauty and sentiment.

The REVIEW is sometimes inexcusably frivolous. Why can't you be serious once in a while?

PERCY C. LA SALLE.

NEW YORK CITY.

[In a world somewhat liberally stocked with solemn asses, our imputed frivolity (which we are far from admitting) should deserve a more thankful response than the above.—EDITOR.]

ALAN SEEGER'S "REVIEW" POEM IN FRENCH

SIR,—THE NORTH AMERICAN REVIEW recently published a poem by Mr. Alan Seeger, an American serving in the *Légion Etrangère*, entitled "Champagne, 1914-1915." I showed this to a number of my friends, and one of them, Monsieur Georges Saint Paul, a member of the French Supreme Court, has translated it into rhythmic French. It may be interesting to you and to Mr. Seeger to see these beautiful verses in French dress. At any rate, I know it will be agreeable to both of you to learn the pleasure these lines have given to Frenchmen of taste.

M.

PARIS, FRANCE.

CHAMPAGNE, 1914-1915

Dans les joyeux banquets, dans les fêtes heureuses,
Quand les fronts rayonnants s'éclairaient,
Quand les verres dorés s'irrisent
De ce doux vin de France, où se sont concentrés
La lumière du ciel et la beauté du Monde;

Oh, buvez quelquefois, vous dont les pas encore
Peuvent fouler en paix les sentiers de la terre
Si chers à parcourir,
Aux braves dont le sang, versé pour le devoir,
Sanctifie le sol d'où naquit ce breuvage.

Ici, ensevelis par les mains dévouées
De quelque camarade, ils dorment pour toujours
Tout le long de nos lignes, là où ils sont tombés,

A côté du cratère de la Ferme d'Alger,
 Au penchant des côteaux sanglants de la Pompelle,
 Auprès de la cité fière des tours augustes
 De son antique cathédrale,
 Qu'ont osé profaner les ennemis du Beau;
 Ou bien dans les tapis de fleurs multicolores
 Qui revêtent les champs crayeux de la Champagne
 Eclatants au soleil.

Sous les petites croix qui se dressent là-bas
 Repose le soldat. Maintenant, près de lui
 Sans troubler son sommeil, le canon peut gronder
 Et dans la nuit profonde il dort paisiblement
 Sous l'éternelle fusillade.

Pour que d'autres générations
 Puissent, dans les jours à venir,
 Délivrées de l'opprobre et des sombres menaces,
 Posséder à leur tour un plus riche héritage
 De bonheur et de liberté,
 Il a marché sans crainte au martyre héroïque.

Jugeant d'un moindre prix la rançon qu'il paya
 Que l'honneur de hausser son drapeau triomphant
 Sur les tours de la liberté
 De sa poitrine il fit un rempart invincible,
 Et son sang remplit le fossé;

Héros du sacrifice obscur
 Sur la tombe sans nom que ne décorera
 Ni l'art du statuaire, ni le vers du poète,
 L'été fera rougir les fleurs de ses pavots
 Et l'automne viendra répandre
 L'or de la vigne mûrissante;

Là, ceux qui feront la vendange
 Et récolteront la moisson
 Marcheront d'un pas plus léger,
 Et porteront allègrement
 Le poids des corbeilles d'osier:
 Bénissant sa mémoire, en chantant au travail,
 Dans l'oblique et chaude lumière
 De la fin des beaux jours d'octobre;

Il m'est doux de penser que si mon sang vermeil
 Avait cet heureux privilège
 De couler où le sien coula,
 Je n'aurai pas du moins disparu tout entier
 De la surface de la Terre,
 Mais qu'à l'heure joyeuse où le festin s'anime
 Celle où l'on porte les santés,
 Quand brillent les visages et qu'éclatent les rires,
 Dans la coupe où le vin pétille,
 Un peu de ma substance, une vive étincelle
 S'en ira déborder vers ces lèvres aimées;
 Qu'un jour, si tendrement les miennes ou pressées;

Ainsi, nul ne saurait convoiter en son cœur
 Une plus radieuse et brillante chimère,
 Et du fond même du tombeau,
 Tendre les bras, pour les étreindre,
 Vers des rêves plus chers, espoirs de la jeunesse,
 Rêves déçus, mais que peut être
 Un jour eût vus réalisés;

Et cet ardent désir qui toujours s'élança
 Vers la beauté terrestre en ses multiples formes,
 Sans être jamais satisfait,
 Non pas même la mort ne peut le détacher
 Des contours adorés dont il était épris.

Hélas, combien d'élus à qui la vie, à l'aube,
 Offrait ses plus belles prémisses,
 Combien ont péri là, dans l'ivresse première
 De tout ce qui séduit, et couronnés des dons
 Qui font que l'on conquiert et que l'on est aimé;

Honorez les, non point par des fleurs et des larmes,
 Vous en qui s'accomplit le destin des heureux,
 Tandis que dans l'angoisse et dans l'horreur suprêmes
 Ils élevent là-haut leurs dernières pensées
 Et que se refermaient déjà leurs yeux mourants.
 Mais plutôt, quand résonne une tendre musique
 Et dans le bruit joyeux d'une belle assemblée,
 Alors, vous souvenant des hommes qu'ils étaient,

Portez leur en silence un toast mystérieux.
 Buvez à eux, buvez: en leur amour fervent
 De la terre bénie,
 Ils ne demandaient pas de plus charmant tribut;
 Et dans le vin mousseux qui mûrit au sillon
 Où pour toujours ils sont tombés,
 Comme pour un baiser tendez vers eux les lèvres.

HYPHENS AND ALIENS

SIR,—“The Hyphen Must Go,” in your March number, says we have “hundreds of thousands of aliens of other nationalities who refrain from naturalization.” Why did not you name the chief offending nationality, which is English? We real Americans know that the proud (?) boast of the immigrant Britisher is that he always remains a Britisher. Why he should brag about this is one of the many British peculiarities we can never hope to comprehend.

The hyphenated citizen is all right. This writer is one. For nearly thirty years he has been one. He didn't know it was a hyphenated citizenship until the pro-Ally press called his attention to it, as if it were a sort of dubious national standing. But he is not disturbed by the cry of this false press, which represents much smoke and little flame. He knows that in his hyphenity he is a member of a great and numerous body of Americans—100,000,000 of them; and that while he may be more recently a “hyphen” than some of them, still he knows, too, that this is like consanguinity, merely a matter of degree of relationship among those of the